

Faire sa place dans le milieu du chant

PORTRAITS • Elles sont toutes trois sopranos, virtuoses depuis peu et Fribourgeoises: Vera Kalberguenova, Inès Schaffer et Joelle Delley Zhao évoquent les joies et les difficultés de leur métier de chanteuse.

ELISABETH HAAS

Choisir la voie du chant lyrique n'est pas celle de la facilité. S'il y a un point commun dans la trajectoire des trois sopranos fribourgeoises Inès Schaffer, Vera Kalberguenova et Joelle Delley Zhao, c'est qu'elles ont dû se battre pour arriver là où elles sont. Et que rien n'est jamais gagné. Qu'elles parlent du milieu du chant ou de leur métier, c'est le mot «dur» qui leur vient d'emblée. Une lutte avec soi. Une lutte pour faire sa place.

«Il y a de plus en plus de chanteuses sur le marché. Des sopranos, il n'y a que ça. C'est un milieu où il faut savoir se vendre.» Ce qui n'est pas évident quand, comme Joelle Delley, on n'a pas envie d'entrer dans un moule. «Un répertoire original, différent, une singularité peut être à double tranchant», constate Joelle Delley. Ce n'est pas forcément là où se trouvent les contrats.

La trentaine, récemment sorties du Conservatoire, lâchées il y a deux ou trois ans dans le monde artistique, toutes trois savent la nécessité de se créer un réseau. «Il faut avoir des relations. Une bonne formation ne suffit pas», remarque Vera Kalberguenova. «Pour les concerts, quand on connaît les chefs, les engagements arrivent. Ce qui n'était pas le cas à mes débuts, il y a dix ans», explique Inès Schaffer. Un seul bastion où les auditions restent un passage obligé, même avec de l'expérience: l'opéra.

Des armes inégales

«Il y a beaucoup de sopranos. Et le niveau à la sortie du Conservatoire est toujours meilleur. Pour chaque rôle, il y a beaucoup de candidates aux auditions, ça fait peur. Mais il y a plein de choses qui jouent un rôle, le timbre, la présence, l'expression. C'est le meilleur qui gagne», nuance Inès Schaffer. Serpette dans «La Finta Giardiniera» de Mozart, la récente



Vera Kalberguenova (en haut), Inès Schaffer (au centre) et Joelle Delley Zhao (en bas). PHOTOS ALAIN WICHT

production de l'Opéra de Fribourg. Elle s'est fait du trac et de la pression de ne pas avoir le droit à l'erreur ses alliés. «Pour chanter, il faut être bien avec soi-même.» D'autant que, comme le dit Vera Kalberguenova, «plus tu es connue, plus tu es critiquée».

Mais face à la concurrence, les chanteuses du cru ne se battent pas à armes égales, en tout cas en Suisse romande. Les trois sopranos fribourgeoises rappellent que les maisons d'opéra, les grands orchestres et festivals ont tendance à préférer les chanteurs de l'extérieur, même si le niveau ici est aussi très haut. Une question de prestige? En tout cas, «on peut avoir une belle voix et peu de travail. Je connais des chanteurs avec un niveau international qui ne sont pas connus», illustre Vera Kalberguenova. A l'autre bout, pour les concerts d'envergure plus régionale, les chanteurs semi-professionnels cassent les prix.

Rien n'est acquis

Des conditions qui obligent parfois de revoir ses rêves avec plus de réalisme: «Avec le temps qui passe, on réadapte les ambitions qu'on avait à seize ans. C'est un milieu qui fait rêver, mais quand on est dedans, c'est moins «paillettes» qu'en apparence», dit Joelle Delley, qui se consacre aujourd'hui beaucoup à ses élèves. «Ça reste magique de faire des concerts, mais d'un autre côté, c'est un milieu où rien n'est sûr.» Pour elle qui a dû travailler pour financer ses études, «les aléas rendent la réussite moins acquise».

La difficulté est quotidienne, quand les rentrées d'argent, comme les périodes de concert, sont irrégulières. L'enseignement peut donc devenir une voie précieuse pour une chanteuse qui envisageait des rôles de soliste. D'ailleurs Vera Kalberguenova prépare actuellement un master pour pouvoir enseigner son art. I

VERA KALBERGUENOVA

> Née à Moscou, vit à Fribourg.

Son grand-père jouait d'un instrument traditionnel du Kazakhstan, son père de l'accordéon et son oncle du piano jazz. Vera Kalberguenova est née à Moscou dans une famille de musiciens. Elle commence le piano dans une école soviétique où l'éducation musicale se fait à la dure, dès 6 ans et six jours par semaine. Mais c'est le chant qui l'attire. «J'ai toujours chanté quand j'étais enfant. Avec moi, c'était la radio non-stop», rigole la soprano, qui était choriste dans le chœur de l'école. Mais parce que la musique n'est pas considérée comme un métier, Vera Kalberguenova s'engage dans la voie des études universitaires scientifiques, en géologie. Sans renoncer tout à fait à la musique: elle continue de chanter comme choriste et prend parallèlement à ses études des cours de chant en privé. «Ma première professeuse, Maria Ganieshina, avait une voix pas trop grande. Elle m'a appris qu'avec de la technique on peut faire beaucoup de choses d'une telle voix. Ce qui est rare en Russie, un pays qui aime les voix puissantes. C'est elle qui a reconnu ma voix.»

Après son diplôme, la soprano entame donc une deuxième formation universitaire, comme chanteuse cette fois. Elle commence à se faire un nom à Moscou, surtout en

tant qu'interprète des opéras de Mozart. «Ma voix est idéale pour Mozart», confirme-t-elle. Vera Kalberguenova chante Papagena, Pamina, Blondchen, mais aussi la Cenerentola de Rossini ou Lioudmila de Glinka. Elle est enceinte de son premier enfant quand elle auditionne pour le rôle de Suzanne.

Son arrivée en Suisse est presque une nouvelle histoire. Elle découvre le pays depuis Münsingen, près de Berne. Le choc de la langue, de la culture. Une période d'adaptation assez difficile. «Les expériences que j'ai faites en Russie ne comptent pas ici. J'ai dû tout recommencer à zéro et faire mes preuves.» C'est donc le cœur rempli d'espoir qu'elle déménage à Fribourg avec sa famille. Vera Kalberguenova passe sa virtuosité en 2007 au Conservatoire avec Antoinette Faës. Elle découvre le répertoire religieux des messes et des cantates avec Michel Corboz, comme choriste au sein du prestigieux Ensemble vocal de Lausanne. Alors que les lieds russes lui collent à la voix, le pianiste Eric Cerantola lui fait découvrir les chansons de Poulenc ou Debussy. Aujourd'hui, elle se sent bien à Fribourg où, après cinq ans, elle commence enfin à trouver ses marques et à se créer un réseau. EH

www.soprano.ch

INÈS SCHAFFER

> Née à Bolligen (BE), vit à Fribourg.

Elle est jeune maman et la naissance de son bébé a beaucoup changé de choses dans sa vie et sa carrière. «Une chanteuse ne chante pas moins bien quand elle devient maman. Mais ce qui a changé pour moi, c'est que je ne pense pas qu'à ma voix en me levant le matin. Je suis moins centrée sur moi-même.» Inès Schaffer s'est installée à Fribourg l'an dernier, après avoir étudié dix ans au Conservatoire de Fribourg tout en faisant la navette depuis le centre-ville de Berne. Devenue Fribourgeoise à l'état civil, elle sait qu'elle restera Bernoise au fond d'elle-même.

La soprano grandit à Bolligen. Ses premiers émois musicaux, elle les vit au sein du chœur d'enfants de Bolligen, qui est le chœur d'enfants attiré de l'Opéra de Berne. C'est là qu'elle prend goût à la scène. «J'étais fascinée par le monde de l'opéra. J'ai pu observer les grands chanteurs, c'était splendide. Une fois j'ai vu la chanteuse qui tenait le rôle de la comtesse Mariza: elle portait un collier de perles qui brillaient comme des diamants. Comme elle, je chantais déjà. Pour être vraiment chanteuse, il me manquait les bijoux. Mais j'ai vite compris que ce n'était pas de vrais diamants», rigole Inès Schaffer. A neuf ans, elle participe déjà jusqu'à trois représentations

par semaine. «Mais le chemin pour en faire mon métier a été long.» Il a passé par l'école de commerce et des cours de chant en privé avant d'entrer au Conservatoire. Depuis 1998, elle suit toutes ses études professionnelles avec Antoinette Faës, couronnées en 2007 par un diplôme de virtuosité avec la mention «summa cum laude».

Aujourd'hui la soprano chante surtout de l'oratorio et des concerts avec chœurs et orchestres. Elle se limite à deux ou trois productions d'opéra par an, même si elle aime être quelqu'un d'autre le temps de la représentation. «Je n'aimerais pas faire que de l'opéra. On n'est pas toujours chez soi, c'est très dur. Dans les loges, les autres chanteurs vivent les mêmes problèmes que toi. Mais sur scène, personne ne chante à ta place, personne ne peut t'aider. On est vraiment seul. Je m'imaginai ce monde beaucoup plus glamour. Mais c'est un vrai travail, au quotidien, de préparer et d'entretenir sa voix», explique Inès Schaffer. Depuis peu, elle «rêve plus de chanter à Berne ou à Lausanne qu'à Hong Kong ou Vienne. J'adorais voyager. Mais depuis que je suis maman, je préfère les rôles intéressants aux lieux où ça se passe.» EH

www.ineschaffer.ch

JOELLE DELLEY ZHAO

> Née à Courmourens, vit à Villars-sur-Glâne.

Le chant, c'est depuis l'enfance que Joelle Delley l'a dans la peau. «Quand j'étais petite, ça m'amusait de chanter la «Reine de la nuit» dans le garage. J'avais déjà de la facilité à chanter et ça sonnait bien.» Mais jusqu'à sa virtuosité, obtenue en 2006 avec Barbara Locher à la Haute Ecole de musique de Lucerne, la soprano prend des chemins de traverse. Elle a commencé par la flûte traversière et la fanfare de Misery-Courtion, avant de rejoindre André Ducret au chœur du Collège St-Michel. A l'Ecole normale dans la classe d'Eric Conus, on l'encourage à prendre des cours de chant auprès de Monique Volery. «J'ai commencé le Conservatoire en pensant changer pour le jazz après. J'aimais bien la variété, j'avais suivi un atelier rock et un groupe d'impro jazz.»

Mais le coup de foudre pour l'opéra vient la rattraper. «J'ai flashé sur «Don Giovanni», à l'affiche de l'Opéra de Fribourg. C'était mon premier opéra, une vraie découverte. C'était ça que je voulais faire.» Choriste pour les opéras de Fribourg, Avenches et Lausanne, c'est Lucerne qui l'admet en classe professionnelle. «Même si j'ai dû me battre, j'ai rencontré les personnes qu'il me fallait», dit Joelle Delley avec le recul. D'ailleurs elle continue de prendre des cours en privé chez Barbara Locher. De ces

engagements, elle retiendra surtout les plus beaux, la tournée du «Roi David» d'Honegger en Chine et les «Laudi» de Suter devant la salle comble du KKL, à Lucerne.

Aujourd'hui, la soprano partage son temps entre l'enseignement, les récitals et concerts et la mise en route d'un atelier scénique en privé, après l'avoir animé durant trois ans au Conservatoire de Fribourg. Caractère tranché, franc, mais profondément joyeux, elle se sent «atypique» dans le monde du chant. «Je m'ouvre des portes par où ne passent pas forcément les autres chanteuses.» Ainsi elle aime le répertoire méconnu d'airs d'opérette et de mélodies drôles, que le public lui réclame et «qui colle bien avec ma voix et ma personnalité». Son but? Ouvrir le monde de la musique classique à des personnes qui ne viennent pas au concert. Comme avec «L'Opéra des champs» de Jérôme Maradan et Olivier Murith, qui ont aussi monté en novembre dernier «L'Inganno Felice» de Rossini. Ou avec le nouveau projet créé avec la pianiste Tania Bochud, un récital-spectacle, «pour montrer aux élèves des CO que la musique est abordable». Elle y chante notamment «l'air des bijoux» de Gounod, qui a rendu célèbre la Castafiore. EH